

Alicja Koziej

## L'HORIZON DES ÉMOTIONS CHEZ ANDRÉ DU BOUCHET

La poésie d'André du Bouchet, tout en demeurant parfaitement réservée, fait l'effet d'une bombe émotionnelle. Et si l'on voulait caractériser le mieux le travail du poète français, il faudrait se référer à cette célèbre devise de Joan Miró qui, pour son œuvre, cherchait à « atteindre le maximum d'intensité avec le minimum de moyens »<sup>1</sup>. Extrêmement retenue, « réduite à quelques termes insistants » (Jaccottet, 1968 : 264), mesurant à l'excès chaque vers et chaque mot<sup>2</sup>, la poésie de Du Bouchet devient franche jusqu'à l'expansion s'agissant la démonstration de l'émotion qui la guide. Rares sont les lecteurs qui peuvent demeurer insensibles face à cette parole. Pour Antoine Emaz, poète et grand admirateur de Du Bouchet, c'est « une œuvre dont on ne sort pas comme on y est entré » (Emaz, 1997 : 70). D'une expérience semblable parle Alain Veinstein qui relate ainsi son émotion devant la lecture d'un des textes de Du Bouchet :

En 1964 je fus *transi*, comme le sont les amoureux. Un livre produisit cet effet :  
*Dans la chaleur vacante* d'André du Bouchet. Si je disais, quarante-cinq ans plus

---

<sup>1</sup> Cité in Joan Miró 1917-1934. *La Naissance du monde*. [Dossier « Parcours »]. <http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/AllExpositions/4470F0C6DFD9E7D9C1256DD400509823?OpenDocument&sessionM=2.2.2&L=1>. D'ailleurs, les affinités avec la pensée de Miró sont plus nombreuses. L'idée de l'inachèvement, par exemple, que le peintre définit comme essence de son travail et qui est aussi fondamentale pour André du Bouchet refusant « toute idée d'aboutissement » (cf. Peyré, 1999 : 10). « L'expérience poétique est [...] structuration de monde et des mots, mais structuration ouverte, c'est-à-dire aussi inachevable », dit à ce propos Michel Collot (cf. Collot, 1988 : 54-55).

<sup>2</sup> Henri Maldiney a su montrer les effets de cette poésie qui « n'est jamais à sa fin. Elle maintient sans cesse le plus risqué et le plus confiant – confié au risque même – l'être de sa possibilité » (Maldiney, 1983 : 203-204). De même, pour souligner la nouveauté de la parole bouchetienne, Jean-Luc Steinmetz constate : « Délavé, le langage, et, pour ainsi dire, innové, témoigne de son étrangeté quand, réoriginé, il s'élançait, nu. Cet abrupt, où le pied manque, importe désormais à plus d'un que réclame l'invention sans précédent du poème » (Steinmetz, 2001 : 28).

tard, qu'aucun livre ne me mit par la suite dans un tel état, ce ne serait pas une façon de parler. Je serais dans le vrai, comme j'eus le sentiment de m'y frayer un chemin en découvrant *Dans la chaleur vacante* (Veinstein, 2009)<sup>3</sup>.

Elle est une des plus bouleversantes, voire cruelles de la poésie contemporaine, prononcée « du bord de la faux »<sup>4</sup> et n'étant formée que des « mots qui saignent » (Peyré, 1999 : 49), « mots convulsivement étirés, mots-étincelles » (Dufraisse, 2001 : 167).

Yves Peyré rend parfaitement compte de cet aspect de l'écriture bouchetienne : « un rien bouleverse le poème fondé comme page blessée vue dans le droit fil de sa blessure » (Peyré, 1999 : 49). En ces termes moins métaphoriques, mais d'une justesse égale, Philippe Jaccottet semble dire le même lorsqu'il note qu'il ne peut : « y avoir de vraie vie que dans l'arrachement, la brisure [...], l'absolue contradiction, jamais dans la patience, l'accord ou l'approvisionnement » (Jaccottet, 1968 : 271). Nombreux commentateurs de l'écriture bouchetienne s'accordent à voir dans « cette poésie de l'effort » (Peyré, 1999 : 27) où le poète tente de « peser de tout son poids sur le mot le plus faible pour qu'il éclate, et livre son ciel » (Du Bouchet, 1986 : 29)<sup>5</sup> et où toujours « de nouveau, lorsqu'il est atteint, le sens évanoui apparaît en attente » (Du Bouchet, 1994 : 18) le travail assidu d'« une parole *sans trêve* » (Peyré, 1999 : 25)<sup>6</sup> qui cherche à dire la réalité. Mais cette réalité, en dépit de tout effort, « reste à dire et demeure impossible à dire » (Emaz, 2001 : 97). Michel Collot, comme pour illustrer ce trait de la création du poète, observe que : « [l]a montagne qui se dresse si souvent dans ses poèmes apparaît comme une masse minérale qui se refuse obstinément aux prises du langage » (Collot, 1997 : 76).

Le poète seul, qui a fait cependant de l'air l'une des composantes majeures de sa création, avoue : « Je sens la peau de l'air, et pourtant nous demeurons séparés » (Du Bouchet, 2003 : 69). Pour Bernard Desportes, ce trait de la poésie d'André du Bouchet est l'essence de toute la poésie : « L'inaccessibilité du monde par quelque bout qu'on le prenne est le fondement de la création poétique » (Desportes, 1996 : 3). Il n'y a que des éclairs, et les choses dans ces éclairs, comme le note Philippe Jaccottet : « apparaissent et disparaissent,

<sup>3</sup> Veinstein souligne.

<sup>4</sup> C'est le titre du premier poème de ce recueil fondateur d'André du Bouchet qu'est *Dans la chaleur vacante*, publié en 1961 (cf. Du Bouchet, 1961), rééd. sous le titre *Dans la chaleur vacante suivi de Ou le soleil* (cf. Du Bouchet, 2003).

<sup>5</sup> A. du Bouchet, *Air*, Paris, Jean Aubier, 1951, partiellement repris dans *Air (1950-1953)*, Paris, Clivages, 1977, réédité sous le titre *Air, suivi de Défets*, Montpellier, Fata Morgana, 1986. C'est à cette dernière édition, revue et corrigée, que nous nous référons dans la suite de cette étude.

<sup>6</sup> Peyré souligne.

se heurtent, se bousculent, explosent ou s'écroulent. Une sorte de crispation, de crise est leur état ordinaire » (Jaccottet, 1968 : 262). La parole, bâtie dans la plaie qui ne se ferme jamais, se manifestant comme « une forme de vertige devant l'évidence des choses » (Peyré, 1999 : 10), témoigne d'une expérience déchirante, expérience qui, selon les mots d'Yves Peyré, peut être définie ainsi : « solitude du moi dans la désolation du monde, singularité absolue qui dépossède du monde et ne rend qu'à soi » (Peyré, 1999 : 22-23).

D'ailleurs, lorsqu'en 1951, l'année de la parution de son premier recueil, André du Bouchet fait l'éloge de la poésie de Pierre Reverdy, il en donne ce commentaire pénétrant et hautement réflexif :

Le sentiment de manque, la nécessité qui le pousse en avant, est si violent chez Reverdy, qu'il n'est jamais comblé. Mais en revanche chaque poème communique pleinement cette émotion si particulière. [...] Reverdy repart chaque fois dans un désespoir et un vide toujours neufs (Du Bouchet, 1951 : 308).

Quelle est la dimension affective de ses poèmes, épurés et presque monochromes. De quelles expériences, toujours recommencées, se nourrit le sujet affectif ? Comment le poète arrive-t-il à (r)animer les émotions face au monde des aspérités qui est le sien ? Quel appel lance-t-il ? Qu'est-ce qu'il tient pour « l'horizon »<sup>7</sup> de son expérience affective ? Pour répondre à ces questions, nous avons l'intention de relire les textes de Du Bouchet, la priorité donnée à son premier recueil, *Air*.

Pour fonder son poème, et, de fait, toute son écriture, Du Bouchet choisit un lieu le plus sensible et le plus vulnérable possible : « pupille d'oiseau » (Du Bouchet, 1986 : 9) qui, dès l'ouverture du recueil, agit comme une lentille convergente en aiguisant l'intensité de la rencontre du sujet parlant et du monde. « À l'origine de l'émotion, il y a toujours une rencontre » (Collot, 1997 : 11), ainsi cherche à théoriser la notion de l'émotion Michel Collot. Il explique aussi qu'« elle échappe à la représentation, et ne peut prendre forme qu'en investissant une matière, qui est à la fois celle du corps, celle du monde et celle des mots » (Collot, 1997 : 3)<sup>8</sup>. Chez Du Bouchet, cette rencontre se réalise toujours dans une réalité hypersensible : « dans le pré où tremblent des bouteilles » (Du Bouchet, 1986 : 10). Le poète y avance résolument<sup>9</sup>. « Je vais droit au jour turbulent »

<sup>7</sup> Le terme forgé par Michel Collot dans *L'horizon fabuleux* (Collot, 1988) et dans *La poésie moderne et la structure d'horizon* (Collot, 2005).

<sup>8</sup> On y reconnaît, bien sûr, le postulat de Maurice Merleau-Ponty. Cette caractéristique permet d'ailleurs de situer Du Bouchet parmi les poètes « pastoraux » au sens que donne à ce mot Paul de Man (voir à ce propos Pinson, 1998).

<sup>9</sup> La poésie bouchetienne, selon Jean-Pierre Richard, n'est guidée par « aucune solution, rien qu'une résolution » (cf. Richard, 1964 : 312).

(Du Bouchet, 2003: 13), dit-il dans *Dans la chaleur vacante*. L'émotion est tout près, à la portée de l'être qui ne recule pas devant elle, tout bouleversante, voire blessante, elle soit :

Je suis dans le champ  
comme une goutte d'eau  
sur du fer rouge (Du Bouchet, 2003: 66).

Tout au plus, comme si que pour que l'intensité de ressentir ne devienne inacceptable, l'écrivain use de la stratégie qui consiste à sortir de soi<sup>10</sup>. « J'écris aussi loin que possible de moi » (Du Bouchet, 2003: 38), dit-il et, comme pour pallier à une expérience déchirante, il renchérit sur le même thème : « Je m'arrête au bord de mon souffle, comme d'une porte, pour écouter son cri » (Du Bouchet, 2003: 63). Aucune trace d'hésitation dans cette immobilisation soudaine. Le geste est fait pour mobiliser l'attention au plus haut degré.

Mais l'émotion persiste et demeure très présente car dehors tout est très intense. « Dehors le vif », ce titre d'une des parties du recueil *Tumulte*, publié en 2001 (Du Bouchet, 2001), semble y venir pour corroborer cette opinion. Une expérience comparable est décrite dans le poème « Volets », l'une des parties d'*Air*, où, symboliquement, « une porte démasque l'air » (Du Bouchet, 1986: 10) pour initier non seulement le poème seul, mais aussi pour manifester une position de celui qui est entièrement prêt à assumer tout le risque de la réalité. Le sujet qui parle adhère totalement au monde, il est, de cette façon, enchevêtré dans l'univers rempli de sensations, il y est « jusqu'aux coudes » (Du Bouchet, 1986: 12). Dans toute son écriture, Du Bouchet semble être guidé par le même type d'émotion. Francis Ponge la définit en termes suivants :

Qu'est-ce qui fait que je me mets à écrire ? C'est parce que j'ai éprouvé une sensation ou un ensemble de sensations, qui est une très violente émotion à la rencontre d'un ensemble, disons esthétique, qu'il s'agisse d'une personne, d'un objet, d'un paysage, d'une œuvre picturale... (Ponge, 1988: 42).

Comme Ponge, Du Bouchet appartient aux poètes qui placent l'émotion au cœur de leur expérience, il n'est pas de ceux pour qui « le poème ne procède pas d'une émotion qui le précède » (Pinson, 2001: 91).

La réceptivité entre le monde et le moi est telle que cette relation apparaît toujours comme extrêmement tendue au point de ne pas pouvoir être dite qu'avec des images qui tiennent de la cosmogonie : « Les étoiles et le froid se

<sup>10</sup> Voir à ce propos le chapitre « Le dehors » (Depreux, 1988: 42-45).

tiennent par des crochets de fer » (Du Bouchet, 1986 : 15), dit le poète. Il n'est donc pas étonnant que le poème fonde une véritable poétique du choc<sup>11</sup> pour rendre compte de cette rencontre marquée d'austérité. Il déploie l'image de la maison « où bat une fenêtre » (Du Bouchet, 1986 : 12) ou qui est « battue d'air » (Du Bouchet, 1986 : 15), il parle de l'enfant qui « cogne » (Du Bouchet, 1986 : 11) ou des animaux qui « se heurtent à la clôture » (Du Bouchet, 1986 : 46). Le choc chez Du Bouchet n'est pas uniquement ressenti par le toucher car le son peut heurter aussi violemment : « Un coq éclate » (Du Bouchet, 1986 : 47), dit le poète. Si le monde est agressif, il est aussi agressé : « Une bouche fraîche piétine l'air » (Du Bouchet, 1986 : 39). Cette poétique du choc sera développée dans les recueils qui suivent *Air*. Michel Collot parlera à propos de *Rapides* d'André du Bouchet du « choc de la rencontre toujours première avec le monde » (Collot, 1983 : 150) manifeste dans ce « mot de plein fouet » (Du Bouchet, 1980 : s.p.). Le poème bouchetien est toujours « du premier heurt » (Du Bouchet, 1980 : s.p.).

Le choc est d'autant plus efficace qu'il touche un être vulnérable, solitaire et frustré. La frustration prend de différentes formes chez André du Bouchet. Le souffle de celui qui parle « s'use », il répète qu'il ne connaît pas ou qu'il ne comprend pas<sup>12</sup>, il n'arrive que grâce aux mots à pallier un peu son « incapacité à saisir le réel » (Desportes, 1996 : 4) : « ...des mots seuls me retrouvant / lorsque je suis perdu, je reste perdu » (Du Bouchet, 1986 : 79). Dans *Tumulte*, le poète dit : « cela / n'a pas bougé » (Du Bouchet, 2001 : s.p.). Sous une forme moins catégorique, dans le poème qui porte ce titre significatif « Effigie », il avoue :

peut-être ai-je manqué de patience

la tête sombre

déjà (Du Bouchet, 1986 : 16).

Et comment ne pas se sentir frustré devant cette réalité qui semble contraindre à représenter des objets les plus banals dans leur brutalité que personne d'autre, peut-être, ne ressent. Telle la neige dans ce livre de 2001, *Tumulte*, qui n'apparaît tout simplement comme intacte, mais, à travers l'excès de la langue poétique, elle témoigne d'une expérience à venir bien plus forte : « la neige n'a pas été écorchée » (Du Bouchet, 2001 : s.p.), semble s'étonner le poète. Tels les

<sup>11</sup> « Le lyrisme moderne n'exprime pas un état d'âme intérieur, mais "une explosion de l'être dilaté par l'émotion vers l'extérieur". Il résulte du "choc d'une sensibilité solide au contact de la réalité" » (cf. Collot, 1998 : 39). Collot reprend ici les paroles de Pierre Reverdy (cf. P. Reverdy, *Le Gant de crin*, Paris, Flammarion, 1968, pp. 34-35).

<sup>12</sup> L'ignorance dont parle Du Bouchet, source de l'angoisse, est aux antipodes de l'ignorance un peu conventionnelle de Philippe Jaccottet.

arbres devenant dans *Air* «grands clous de terre / frais» (Du Bouchet, 1986 : 19). C'est, peut-être, parce que personne d'autre ne s'expose à cet «air glacé, transparent qui laisse fruste» (Du Bouchet, 1986 : 23) comme Du Bouchet s'y expose ? Dans *Rapides*, il dit : «...je me suis heurté / à la rudesse de l'air, debout, comme au sol oublié lorsqu'on tombe» (Du Bouchet, 1980 : s.p.). «Tout à coup le champ crie» (Du Bouchet, 1986 : 50), rapporte ainsi son expérience le poète. C'est, peut-être, parce que personne d'autre ne s'exprime avec «des mots qui semblent chacun arrachés au vide» (Desportes, 1997 : 22) ? Personne d'autre non plus n'est prêt à capter des signaux les plus minimes que la réalité lui envoie comme cet écrivain qui devient «oreille du chien dans le vent» (Du Bouchet, 1986 : 90).

Mué en un instrument de perception le plus subtil possible, il affronte ce qui est le plus intense, il s'expose à cette forme la plus aiguë de l'appel que le monde lui lance. Dans son poème, face à l'univers, il est «debout dans l'air du bois» (Du Bouchet, 1986 : 20). Il ne se fait pas des concessions : «Je ne peux pas sortir de la chambre avant qu'elle-même, la terre, ne soit lame de la terre» (Du Bouchet, 1986 : 36). Se situant toujours en avant, il ne connaît pas un instant de répit : «Je me trouve devant moi, il faut passer» (Du Bouchet, 1986 : 31), déclare le poète. Il est prêt à tout assumer, à tout ranimer pour que son émotion ne perde rien de son éclat et ceci dès l'origine. Aucune occasion, même la plus minime, n'est manquée : «l'herbe / depuis qu'elle existe / je la secoue aussi» (Du Bouchet, 1986 : 53).

Son hypersensibilité se traduit aussi dans la manière avec laquelle il envisage sa création. La définition qu'il donne de la poésie est plus que parlante : «...poésie – la corde» (Du Bouchet, 1986 : 78). Chaque fois, une émotion d'intensité extrême accompagne l'écrivain. Il suffit d'un rien pour le bouleverser<sup>13</sup>. Considérons à cette occasion cette belle image où Du Bouchet réussit à dire une émotion si profonde qu'elle semble causer la suffocation :

...la musique  
qui tient  
à la gorge, c'est  
la terre à la gorge.            puis, elle redevient terre (Du Bouchet, 1986 : 77).

Face à cette expérience extrême, l'écrivain «tente de ne pas lâcher prise, s'agrippe» (Getz, 2003 : 33). *Tumulte* fait preuve de cette position prise résolument par l'artiste : «à la paroi dire / sans lâcher prise, l'affection» (Du Bouchet,

<sup>13</sup> Véronique Vassiliou dit à juste titre que Du Bouchet est le «poète du peu, du peu ou tout se joue» (cf. Vassiliou, 1997 : 84).

2001 : s.p.). Il se forge un corps et un comportement qui lui permettent d'écrire avec ou contre une expérience affective que l'univers lui apporte :

...mains qui sont de feu dans le feu.

feu, lorsque je l'entrevois, intenable.

...de toutes parts

mais je ne tiens pas (Du Bouchet, 1980 : s.p.).

Il est de ceux qui savent résister et tenir debout :

...avenir d'une chaleur éprouvé jusqu'au froid.

...visage figuré dès que la douleur sera venue s'y perdre (Du Bouchet, 1986).

le feu

alors tempère.

Henri Maldiney, lui-même « marcheur impénitent »<sup>14</sup>, caractérise le style de Du Bouchet comme « un style de piéton toujours debout » (Maldiney, 1983 : 204). Pour le philosophe, le travail de ce poète consiste à « tenir jusqu'au bout en traversant l'intraversable, non pas en lui assignant un terme, au contraire en l'ouvrant (Maldiney, 1983 : 209).

Il serait pourtant erroné de croire que les émotions chez Du Bouchet n'apparaissent que dans la rencontre avec ses composantes constantes du paysage : air, montagne, froid, feu, glacier, route. S'il est vrai, comme le démontre Michel Collot, qu'« en se tournant vers le monde extérieur, le poète moderne n'est pas voué nécessairement à l'objectivisme. La matière des choses peut servir de révélateur à ses émotions les plus intimes » (Collot, 1997 : 70), il faut souligner que c'est l'humain qui atteint André du Bouchet au vif. Ceci est particulièrement visible dans son rapport à la création de l'Autre et il convient de se mettre d'accord ici avec Yasmine Getz selon qui « le rapport aux œuvres de Du Bouchet n'est pas celui de l'amateur d'art, pas celui de la collection, mais celui de l'émotion » (Getz, 2003 : 31). *Retours sur le vent* où le poète évoque son émotion devant la peinture de Nicolas de Staël en parlant de : « l'émouvant rouge humain » (Du Bouchet, 1994 : 13) peut magnifiquement illustrer cette opinion. Il mérite d'être souligné que c'est par cette sensation la plus caractéristique de Du Bouchet, celle de se sentir aveuglé, qu'il utilise à maintes reprises pour parler d'une rencontre émotionnelle la plus forte<sup>15</sup>, qu'il parle aussi de son émotion devant l'humain : « ...humain aujourd'hui aveugle » (Du Bouchet, 1980 : s.p.).

<sup>14</sup> L'expression est de Ronald Klapka (cf. Klapka, 2003).

<sup>15</sup> Il écrit, dans *Air* : « Je n'approche pas du jour aveuglant de la personne » (Du Bouchet, 1986 : 25).

L'Autre restera pour Du Bouchet ce qui le bouleverse le plus profondément. Dans *Air* déjà, il écrit : « Tu apparais, quand je tourne la tête, comme une chose sauvage » (Du Bouchet, 1986 : 39). Et c'est cet attachement immuable à l'humain, cette rencontre avec l'Autre et l'émotion qui l'accompagne font que cette poésie, de son tour, émeut vivement.

## BIBLIOGRAPHIE

- COLLOT M. (1986), « Rapides, ou la rapacité de la fraîcheur », in : *Autour d'André du Bouchet. Actes du colloque des 8, 9, 10 décembre 1983*, textes réunis et présentés par COLLOT M., Paris : Presses de l'École Normale Supérieure.
- COLLOT M. (1988), « Expérience poétique et expérience de l'horizon », in : *La poésie française au tournant des années 80*, textes réunis et présentés par DELAVEAU P., Paris : Librairie José Corti, pp. 45-57.
- COLLOT M. (1989), [rééd. en 2005], *La poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Écriture ».
- COLLOT M. (1997), *La matière-émotion*, Paris : Presses Universitaires de France, coll. « Écriture ».
- COLLOT M. (1998), « Lyrisme et réalité », *Littérature*, n° 110, pp. 38-48.
- DEPREUX J. (1988), *André du Bouchet ou la parole traversée*, Seyssel : Champ Vallon, coll. « Champ poétique ».
- DESORTES B., « "C'est la mer allée / Avec le soleil" », *Ralentir travaux*, automne 1996, n° 6, pp. 3-12.
- DESORTES B., « Quelques notes », *Ralentir travaux*, printemps-été 1997, n° 8, pp. 9-24.
- DU BOUCHET A. (1951), *Air*, Paris : Jean Aubier ; partiellement repris dans *Air (1950-1953) (1977)*, Paris : Clivages ; rééd. sous le titre *Air, suivi de Défets (1986)*, Montpellier : Fata Morgana.
- DU BOUCHET A. (1961), *Dans la chaleur vacante*, Paris : Mercure de France ; rééd. sous le titre *Dans la chaleur vacante suivi de Ou le soleil (2003)*, Paris : Gallimard, coll. « Poésie ».
- DU BOUCHET A., « Envergure de Reverdy », *Critique*, avril 1951, n° 47, pp. 308-320.
- DU BOUCHET A. (1980), *Rapides*, Paris : P.O.L. [sans pagination].
- DU BOUCHET A. (1994), *Retours sur le vent*, Paris : Fourbis.
- DU BOUCHET A. (2001), *Tumulte*, [Montpellier] : Fata Morgana [sans pagination].
- DUFRAISSE A. « Relisant André du Bouchet et Jacques Dupin », *Le Nouveau Recueil*, septembre-novembre 2001, n° 60, pp. 160-168.
- EMAZ A., « Lui, André du Bouchet », *Ralentir travaux*, printemps-été 1997, n° 8, pp. 70-75.
- EMAZ A., [sans titre], *Le Cahier critique de poésie*, 2001 n° 1, 2002, n° 3, p. 97.
- GETZ Y. (2003), « André du Bouchet : au bout du souffle, l'entretien infini », in : *La Revue des Lettres modernes*, série : *Écritures contemporaines [Écritures contemporaines 6 : « André du Bouchet et ses Autres » : Philippe Met, éd.]*, pp. 29-41.
- JACCOTTET Ph. (1968), *L'Entretien des Muses. Chronique de poésie*, Paris : Gallimard.
- Joan Miró 1917-1934. *La Naissance du monde*. [Dossier « Parcours »]. <http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs/AllExpositions/4470F0C6DFD9E7D9C1256DD400509823?OpenDocument&sessionM=2.2.2&L=1> [consulté le 7 janvier 2011].
- KLAPKA R. (2003), « Henri Maldiney, marcheur impénitent et rochassier subtil » in : *La poésie, pour apprendre à vivre, chroniques de Ronald Klapka*, n° 22, [http://remue.net/RK/22\\_Maldiney.html](http://remue.net/RK/22_Maldiney.html) [consulté le 7 janvier 2011].
- MALDINEY H. (1983), « Les "blancs" d'André du Bouchet », *L'ire des vents*, nos 6-8 [« Espaces pour André du Bouchet »], pp. 195-215.

- PEYRÉ Y. (1999), *A hauteur d'oubli. André du Bouchet*, Paris : Galilée.
- PINSON J.-C. (2001), *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Seyssel : Champ Vallon, coll. « Recueil ».
- PINSON J.-C. (1998), « Poésie pour "un peuple qui manque" », *Littérature*, n° 110, pp. 22-37.
- PONGE F., « Entretien avec Marcel Spada », *Le Magazine littéraire*, décembre 1988, n° 260, pp. 48-51.
- « Relire André du Bouchet avec Alain Veinstein » in : <http://www.centrepompidou.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/520E65DCDE506A22C125760B00508878?OpenDocument&sessionM=233&L=1> [consulté le 7 janvier 2011].
- RICHARD J.-P. (1964), « André du Bouchet », in : *Onze études sur la poésie moderne*, Éditions du Seuil, pp. 286-314.
- STEINMETZ J.-L., « Quelques figures majeures », *Le Magazine littéraire*, mars 2001, n° 396, pp. 26-29.
- VASSILIOU V., « C'est\* », *Ralentir travaux*, printemps-été 1997, n° 8, pp. 81-86.

